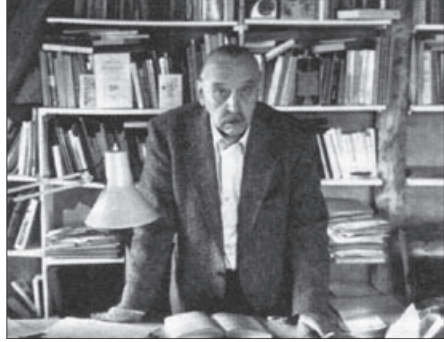


Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot

Entrevue avec Ugnė Karvelis

La sémiotique greimassienne fait autorité dans le monde entier. En appliquant une théorie sémantique globale à l'analyse des textes littéraires, en situant ses recherches dans le domaine de disciplines aussi diverses que l'anthropologie, la linguistique, le folklore, la mythologie, la phénoménologie, ce Lituanien d'origine et Français de longue date a élaboré un système de réflexion et mis au point des méthodes



Algirdas Julien Greimas chez lui à Paris en 1990

d'approche scientifiques universellement appliquées, dont son ouvrage *Sémantique structurelle*, paru en 1966 et traduit dans de nombreuses langues, reste la pierre angulaire. Toute la « narratologie » contemporaine (étude des structures des systèmes narratifs, qu'il s'agisse de textes, de films, d'images) lui doit beaucoup.

Né en 1917 à Toula en Russie centrale, Algirdas Julien Greimas fait l'essentiel de ses études supérieures en France, à Grenoble d'abord, où il obtient une licence ès lettres en 1939, puis à Paris, où il soutient son doctorat en 1949. Son premier article, consacré à Don Quichotte paraît en 1943 dans la revue lituanienne *Varpai*, éditée à Šiauliai.

Il enseigne ensuite à Alexandrie (1950-58) et à Ankara (1958-1962). Professeur de sémantique générale à l'École pratique de hautes études de Paris à partir de 1965, il en dirige la section sémio-linguistique du laboratoire d'anthropologie sociale à partir de 1968.

Après avoir pris sa retraite de l'université en 1990, il donne néanmoins un séminaire mensuel à Paris où se réunissent des chercheurs venus du monde entier. Nous l'avons retrouvé, en ce printemps 1991, un an avant sa mort, dans un café du boulevard Saint-Germain pour bavarder à bâtons rompus de sa vie, de sa trajectoire.

Malgré une dure journée de travail, le regard bleu pétillant de malice derrière les verres épais.

« C'est à M. Adolf Hitler que je dois d'avoir connu la France. Lorsqu'il décréta le boycott des produits agricoles lituaniens, notre gouvernement riposta en substituant au « Gymnasium » allemand le système du lycée français. Du coup, il y eut pénurie de professeurs et plus de 300 jeunes lituaniens obtinrent des bourses. J'eus la chance de faire partie de ce contingent, bien qu'ayant commencé des études de droit. C'est ainsi que j'arrivai au « pays des merveilles » en 1936, l'année du Front populaire : d'emblée, je découvris le fonctionnement parfait de la démocratie française.

J'avais 19 ans et je rêvais de littérature. Le poète Kostas Aleksandravičius, qui en avait 33, me fit la leçon : « Écoute mon garçon, la littérature, ça ne s'apprend pas : on l'aime ou pas. Choisis quelque chose de pratique ! » Voilà comment je suis devenu linguiste.

– Vous avez tout de même enseigné la littérature, à Alexandrie par exemple.

– J'ai enseigné de tout. Je suis devenu le chouchou de la Supérieure du Pensionnat de la Mère de Dieu. En partant, Roland Barthes m'avait laissé ce poste pour arrondir les fins de mois, en plus de la Faculté. J'ai débuté en classe de seconde et j'ai fini par donner des cours de philo, alors que je n'en avais jamais fait. C'était très amusant.

– Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à la mythologie et au folklore ?

– J'ai eu le coup de foudre en lisant Lévi-Strauss et, en particulier, son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss. Je me suis rendu compte qu'on nous offrait de nouveaux moyens de comprendre. N'oubliez pas que c'était l'époque où la sociologie était celle des sociétés primitives ; la tradition orale était considérée comme un élément vivant et la transmission de quelque chose de solide. À travers cela, j'ai retrouvé un peu le paysage de mon enfance ... À partir de l'âge de dix ans, mon père a eu l'excellente idée de m'envoyer à la campagne, pendant les trois mois d'été, pour les travaux des champs. C'est là que j'ai compris ce qu'était la vie ... je ne dirai pas « primitive », mais « en direct », écologique, si on veut. J'appartiens à la troisième génération de l'intelligentsia, mes parents étaient déjà des intellectuels, si bien que le lien avec la terre était rompu. Grâce à ces séjours, j'ai pu puiser aux sources vives du folklore, de la littérature.

– Et l'anthropologie ?

– Là aussi, c'est l'aboutissement d'un ensemble de lectures. Des Indiens de Lévi-Strauss, je suis passé à Malinowski, puis au pasteur Leenhardt, qui a écrit des choses passionnantes sur la Polynésie : je suis tombé amoureux de la mythologie. Je ne sais pas si on en hérite ou si on l'acquiert, mais j'étais habité par le sens du sacré. C'est une façon de voir le monde qui se développe : on se sent entouré de symboles.

– Vous êtes retourné en Lituanie et vous avez enseigné à l'université de Vilnius à une époque où l'on ne s'y rendait guère. Comment avez-vous vécu cette expérience ?

– J’ai donné une série de conférences et dirigé des séminaires en 1971, puis en 1979. La première fois, l’atmosphère était encore très stalinienne : une circulaire confidentielle me qualifiait de leader fasciste. En 1979, ce fut très différent : mes séminaires se transformèrent en amphithéâtres ouverts, où tous posaient des questions : un dialogue vrai. J’avais en face de moi quelques trois cents enseignants appartenant à des disciplines diverses. Leur curiosité était énorme, ils voulaient tout savoir sur la psychanalyse, les différents types de thérapie, les courants littéraires ... mais aussi en matière de biologie ! Pour moi, le plus important, ce furent les rapports que j’ai établis avec les peintres, les écrivains, les poètes, les musiciens.

– En 1979, vous avez publié « Des dieux et des hommes » en langue lituanienne. Vous y appliquiez les principes de la sémantique structurale à nos mythes et à nos contes. Quelle fut la genèse de cet ouvrage ?

– Ma démarche était double. L’analyse structurelle des mythes qu’avait faite Lévy-Strauss m’a guidé. C’est lui aussi qui a attiré notre attention sur un ouvrage russe traduit en anglais – celui de Vladimir Propp (un Allemand de la Volga, du reste) – qui avait étudié les contes merveilleux de son pays. Donc, j’avais l’analyse en profondeur du premier et l’analyse « en longueur » du second. J’ai cumulé les deux démarches pour procéder à une sorte d’analyse « narrative ». Un jour, je me suis dit : « Je suis Lituanien, que diable ! Pourquoi continuer à analyser les contes russes alors que nous possédons des trésors inexploités ? » Partant de là, j’ai fait certaines analyses et je les ai publiées en français, dans mes ouvrages de sémiotique. Puis, j’en suis venu à faire des recherches en lituanien, n’arrivant plus à travailler en français. « Des dieux et des hommes » est né ainsi.

– Dans quelle langue avez-vous rédigé le texte ?

– Les premières 70 pages – en français. Ensuite, j’ai dû les refaire en lituanien. Le bilinguisme est une situation terrible, surtout si on s’attache à la sève du langage : proverbes, devinettes, locutions figées – tout ce qui fait le charme d’une langue – sont très souvent intraduisibles. Mon raisonnement, tout ce qui relevait de l’abstrait, de la théorie, restait français, alors que l’illustration venait en lituanien. Je me suis senti complètement perdu.

– Vous arrive-t-il de penser, de raisonner en lituanien ?

– Il me faut une demi-heure pour passer au lituanien, me remettre à le parler correctement ... Raisonner, non. Aimer – peut-être ... avoir des réactions affectives.

– Considérez-vous que votre origine a pesé dans les choix que vous avez faits au long de votre trajectoire ?

– Oui. Je lui dois la compréhension directe des –disons- mentalités collectives, de la religiosité, du mythique. Surtout, une façon de savoir que les fées existent, qu’il y a de méchants petits esprits qui peuvent vous saisir par les pieds, le soir, les chatouiller. Le sentiment d’un monde mer-

veilleux. C'est tout ça. Mais je pourrais aussi dire le contraire. Plus que le fait d'être Lituanien, ce sont mes lectures allemandes qui ont contribué à ma façon de voir : le fait de chercher à comprendre les choses transnationalement m'a permis une approche moins française, peut-être moins conventionnelle.

– Vous avez fait de la rigueur scientifique votre idéologie. Pourtant, vous croyez au rôle de l'intuition. Comment est-ce conciliable ?

– *Bien que cartésien, je considère que l'intuition et le doute sont des éléments d'approche indispensables. Mais en même temps, je me suis efforcé de voir s'il existait des moyens de diminuer le rôle de l'intuition, s'il y avait des modèles de pensée, des issues formelles permettant d'avancer dans ce sens : si l'intuition intervenait pour 80 %, pouvait-on réduire son rôle à 60 % ? Y avait-il moyen d'inventer, de trouver, de décrire des modèles de prévisibilité, même à l'aide de la futurologie et de procédés du même ordre.*

– Votre dernier livre, *De l'imperfection*, tient autant de l'œuvre littéraire que de la recherche. Point de rencontre entre les écrits de cinq auteurs de nationalité et de tradition différentes – M. Tournier, I. Calvino, R.M. Rilke, J. Tanisaki et J. Cortazar – ce texte est sous-tendu par votre rapport aux valeurs esthétiques que vous semblez choyer et repousser à la fois. Que représentent-elles pour vous ?

– *C'est peut-être la sagesse de l'âge. J'avais décidé de consacrer les derniers séminaires de ma carrière universitaire officielle aux Trois Grandes Dames : Vérité, Morale et Beauté. En terminant, j'étais imbibé d'esthétique ! C'est peut-être encore l'influence allemande. L'insignifiance qui nous guette dans le monde qui nous entoure, cette solide bêtise inhérente a peut-être provoqué ma réaction : il existe de belles choses, nous en possédons dans l'imaginaire. Peut-être même une rencontre est-elle possible, un petit vent de plénitude, même le temps d'une seconde, où l'homme rejoint le monde dans une fusion totale, qui débouche sur la certitude de la vie – ou celle de la mort : la différence se perd, les choses deviennent mythiques, un peu tarabiscotées. C'est tout ce qui nous reste quand on n'a plus rien à perdre ...*

– Votre rapport aux mots est-il passionnel ?

– *Oh oui ! Je les caresse presque. Je ne veux pas tomber dans les métaphores figuratives de la tactilité.*

– Dans *De l'imperfection*, vous semblez considérer le toucher comme le sens suprême ?

– *Il faut l'entendre aussi comme un symbole. Tout de même, je peux passer des heures à lire un dictionnaire. Je suis en train de terminer, en collaboration avec une chercheuse, mon troisième dictionnaire. Il faut le faire ! J'y ai déjà consacré quatre années de ma vie.*

– Être sémioticien, est-ce une science, une discipline, un mode de vie, un humanisme ?

– C'est la cohérence que l'on cherche à atteindre en vivant comme on réfléchit : la pensée, le métier, la vie sentimentale doivent être cohérents et parallèles, coexistants, si c'est possible ... et ça ne l'est pas nécessairement. J'ai toujours été obsédé par la quête du sens ; c'est peut-être un côté un peu nordique ... ou même slave. Quel est le sens de la vie et comment le découvrir ? La sémiotique est précisément cela : une quête du sens. C'est ainsi qu'a commencé mon activité dite « scientifique ».

– Vous n'aimez pas les sentiers battus. Vous sentez-vous un inventeur ?

– Roland Barthes et moi, nous nous sommes connus à nos débuts. Je lui disais qu'il avait l'esprit de finesse et moi l'esprit de géométrie. C'est lui, l'inventeur. Moi, en somme, j'étais l'organisateur. Ce qui est original dans mon œuvre et ce qui ne l'est pas, l'Histoire le dira, si tant est qu'elle puisse dire quelque chose.

– Aujourd'hui, qu'est-ce qui vous tient le plus à cœur ?

– Ma contribution à l'interprétation de l'ancienne religion lituanienne. Dumézil, mais aussi Benveniste et d'autres grands chercheurs dans le domaine indo-européen, me disaient : « Vous êtes le seul à savoir le lituanien, et de l'intérieur. Il faut en faire non seulement la phonétique, mais aussi la sémantique, en analyser le sens ». J'ai en effet réussi à percer le mystère de la trifonctionnalité de la souveraineté divine chez les Lituanais, comprise en tant que trinité, à établir un parallèle avec les divinités scandinaves, germaniques, indiennes, irlandaises, etc. Partant de là, la Lituanie entre dans ce « panthéon » des religions indo-européennes. J'en suis fier. »